

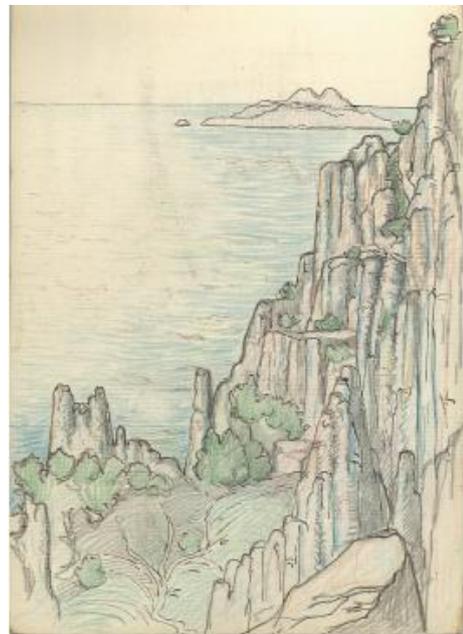
L'illustre méconnu

Théo VARLET (12 mars 1878, Lille – 6 octobre 1938, Cassis)

Poète précoce, cheminant dans toute l'Europe, adepte de la vie dans la nature et de l'amour en liberté, anarchiste, païen et panthéiste, mystique de l'harmonie avec le cosmos, en un mot dionysiaque, tel était Varlet le Lillois. C'est à l'été 1905 qu'en compagnie de son grand ami le peintre Jean Baltus, il eut la révélation de Cassis. Il conte cet épisode décisif dans un article paru en 1930 dans le journal « *Calendal* » dont on lira ci-dessous un extrait. Déjà en 1923 il écrivait dans la revue « *La Rampe* », en date du 15 février : « *En 1905, la découverte de Cassis, paysage unique, dont aucun de mes souvenirs éblouissants de Sicile et de Grèce n'éclipsait la beauté originale, âpre et sauvage, avec ses calanques et ses vallats, pareils à des décors tragiques pour grand opéra eschyléen. J'y vis d'emblée le site élu, le pays prédestiné. Si bien que, quatre ans plus tard, en 1909, j'y transportais mes pénates des rives de la mer du Nord* ».



Varlet dans les années 20



J. Baltus 1911. L'Eissadon. Coll. part.

Plus détaillée, sa découverte de Cassis dans « **Vingt ans de Cassis** », extrait d'un long article paru dans le n° 4 du bi-mensuel « *Calendal* », le 18 novembre 1930, et destiné à soutenir au nom de la beauté le combat engagé par le journal contre l'implantation d'une cimenterie près de la voie ferrée; il s'y glorifie d'avoir découvert un site que nul avant lui n'aurait élu.

« 1905, c'est cette année-là que la « découverte » de Cassis eut lieu pour moi-même.

Le hasard m'y conduisit. Mon ami le peintre Jean Baltus et moi, nous étions venus d'Avignon à Marseille, cyclant avec nos jarrets de vingt-cinq ans et vent arrière, par une nuit merveilleuse de pleine lune et d'aventure. La matinée se passa bien ; mais, la bouillabaisse mangée, la fatigue se fit sentir. Le soleil d'une fin d'après-midi de fin août foudroyait le Vieux-Port, et nous faisait aspirer à des fraîcheurs... Fuir la grande ville ! Mais où aller ?... Les vélos rangés au bord du trottoir, on déploya la carte routière sur une table de bar.

« Cassis ! » Pourquoi ce nom avait-il happé mon regard aussitôt ? Lui seul existait pour moi, auréolé d'un prestige mystérieux. D'après sa situation sur la côte, j'imaginai un refuge adorable, en pleine nature, face à la mer éternelle.

L'ami Jean, lui, rechignait, ne comprenant rien à ma toquade. Lui, ne voyait que des signes cabalistiques : « Attention ! mauvaise route, descentes rapides », et le chemin de la Gineste ne lui disait rien qui vaille.

Mais je n'en démordais pas. Il me fallait Cassis. Et la Gineste devait être d'un pittoresque !... Pour décider Jean, toutefois, je dus consentir à prendre un itinéraire plus long mais moins accidenté, par Aubagne et La Bédoule.

Les démons de la route s'en mêlèrent. Vers Saint-Marcel, un cahot dans les rails du tramway fit éclater plusieurs rayons de ma bécane, ainsi que la jante d'aluminium, qui se mit à battre à chaque tour de roue, comme un tourniquet de la foire aux pains d'épices, contre la fourche arrière... tant et si bien qu'à Aubagne, je fus contraint de déposer la machine chez le réparateur et d'attendre le train pour Cassis, tandis que Jean continuait par la route, me donnant rendez-vous « au bistrot du coin ».

J'arrivai à la tombée de la nuit. La vieille patache me descendit de la gare jusqu'au port, parmi les torrents de poussière qui laissaient à peine entrevoir les oliviers tout blanchis faisant le long de la route comme une procession de fantômes.

Je retrouvai Jean, mais la soirée fut maussade. Nous étions harassés. Et quelle nuit ! Moustiques, puces et peut-être même punaises !... Moi-même, je pestais contre Cassis, regrettais d'y avoir jamais mis les pieds. .. Nous nous jurions bien de repartir, dès la première heure.

Mais le lendemain, quel réveil ! Quelle récompense !

Quoique connaissant déjà les côtes d'Italie, de Sicile et de Grèce, ce fut le coup au cœur d'une révélation de beauté que je connus ce matin-là. De ma fenêtre d'hôtel, je découvrais dans la jeune lumière la place Cendrillon, fraîche et idyllique avec sa fontaine bavardante ; et plus loin, le port et la baie sous la colline du château qui allonge paresseusement dans l'eau d'un bleu d'encre violette sa pointe du Lombard. A quelques cents mètres, cette pointe avait un charme envoûtant, un attrait d'exotisme ; c'était le bout du monde, et toute l'aventure !

Nous restâmes. Et ce furent des jours inoubliables, ensuite, à découvrir pas à pas ce pays...

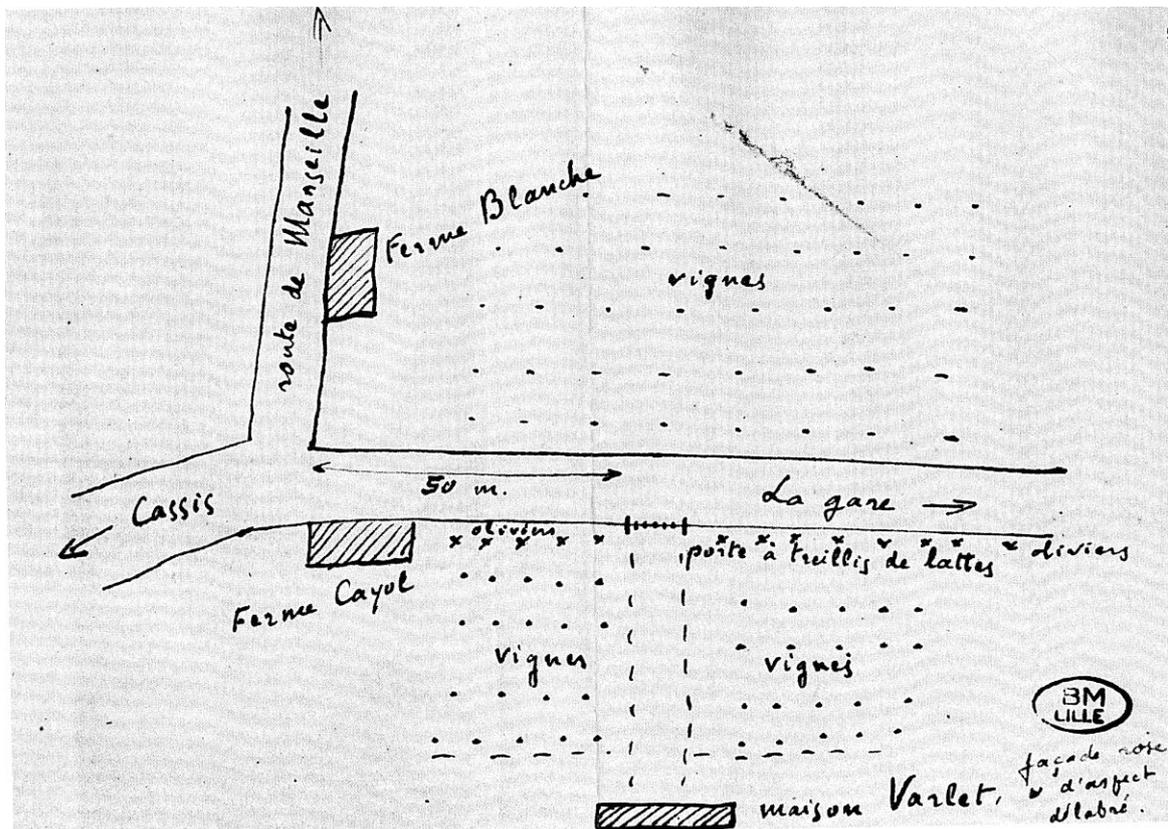
« Les calanques !... Solitude magique de ces ravins isolés du monde, déserts comme au jour de la création ; apaisement de l'Eden retrouvé sur la terre, en pleine période civilisée », comme je devais l'écrire plus tard¹... Vingt ans avant que ce ne fût à la mode, nous inventâmes pour notre propre compte le bain de soleil, sur les terrasses de rocher, au bord des « aquariums » marins... Même, pour mieux goûter le paysage sous tous ses aspects, pour nous en imbiber, les journées ne suffisant plus, nous nous avisâmes de passer deux nuits à la pointe de la Cacau, couchant dans une vieille cahute de douanier, en pierre, pareille de forme au « tombeau d'Agamemnon » à Mycènes, et où nous faillîmes bel et bien nous asphyxier en allumant des branches de pin pour combattre la fraîcheur nocturne. Après quoi je préfèrai terminer la nuit dehors, étendu à même le roc, sous les étoiles divines...

Cela s'appellerait aujourd'hui « faire du camping » et n'aurait rien d'extraordinaire ; mais en 1905, on nous crut fous. Je revois encore la tête du brave épicier, M. Blanc, et de quels yeux ronds il nous regardait lorsque, tout en nous approvisionnant de vivres et de vin pour deux jours, nous lui demandâmes de nous prêter deux sacs d'emballage pour nous servir de couvertures ! »

Le Mas du Chemineau, « *maison rose aux toits gris* », devint alors sa retraite spirituelle, le sanctuaire où pouvoir, 25 ans durant et entre quelques voyages, développer son œuvre. « *Il aimait cette maison très modeste à demi cachée dans les pins. Du flanc de la colline de Ste-*

¹ En 1926 dans « *Monsieur Mossard, amant de Néère* », p. 28. Varlet cite de mémoire, le texte du roman étant : « Solitude magique de ces recoins isolés du monde, déserte comme au jour de la création. »

Croix elle dominait le quartier du Plan, parfaite image de la Provence campagnarde, vaste cuvette couronnée de roches blanches émergeant des pinèdes avec, pour fond, marqué de sombres touffes de micocouliers, un ample tapis de vignes et, sur les côtés, en tous sens, s'entrecroisant, aux extrémités des enclos, des longues processions d'oliviers » écrit son biographe, Félix Lagalaure (« Théo Varlet. Sa vie-Son œuvre ». Paris, L'amitié par le Livre, 1939). Lui-même, dans une lettre adressée à son ami Donce-Brisy, rédigée à bord du rapide Marseille-Paris le 6 février 1925, avouait: « J'ai reçu votre bonne lettre ce matin avant de quitter mon Désert cassiden et de prendre la route du septentrion... Là-bas derrière moi, à un nombre de kilomètres qui de minute en minute s'accroît, je laisse, face à la mère divine, parmi ses amandiers en fleur, mon ermitage, volets clos sur bouquins, paperasses et atmosphère studieuse » .



Le Mas du chemineau, état actuel



Il n'avait pas manqué pas de défrayer la chronique locale lorsque, chaussé de bottines à clous, armé d'un bâton de marche et d'une langouste achetée sur le port pour fêter l'événement, il

s'était marié civilement à Cassis en 1910 avec Sarah Joseph, sa belle compagne de 20 ans, chanteuse et pianiste. Installé définitivement en 1913 au Mas du Chemineau, ce pacifiste qui supportait peu les emballements patriotiques fut suspect de collusion avec l'ennemi pendant la Grande Guerre. En 1933 il notera : *“Sans occupation visible aux yeux de bonnes gens qui soupçonnent à peine ma qualité d'écrivain, je passe pour rentier, et ma lunette céleste, jointe à mes promenades botaniques, m'a valu la réputation d'un vague astrologue sorcier... C'est moins dangereux que pendant la guerre, où un télescope ne pouvait évidemment servir qu'à faire des signaux aux zeppelins et aux sous-marins boches².”* Nul n'étant prophète dans le pays qu'il adopte, cet écrivain cassidain par excellence est aussi un écrivain largement méconnu et d'abord par des Cassidains qui lui firent une réputation sulfureuse et que dérangeaient les mœurs de ce bohème naturaliste, épris de vies antérieures comme de science-fiction, s'adonnant au haschich pour parfaire sa compréhension de la conscience, et, pour comble, apparemment misanthrope: *“Afin de préserver mon absolue liberté, j'ai systématiquement refusé dans la société toute relation qui risquerait de devenir encombrante. Ce qui, naturellement, me vaut une réputation de sauvagerie et d'inaccessibilité.”* « *Homme libre* », sa devise était « *Non serviam* ». Ruiné par les emprunts russes, il dut progressivement s'adonner à la traduction pour survivre et on lit toujours Stevenson, Jerome K. Jerome et Kipling dans les versions qu'il en donna. Dans ses dernières années, souffrant d'une misère d'où purent à peine le tirer les cotisations de ses amis écrivains³, il fut accablé par une longue et douloureuse maladie des os.



Varlet affaibli en 1933



Sarah Varlet

A bout de forces, il se suicida le 6 octobre 1938. Les cendres de Varlet furent dispersées l'année suivante dans les eaux de Cassis par son disciple, Malcolm MacLaren, qui prononça une brève oraison :

² *Florilège de poésie cosmique (1905-1930)*. Lille-Paris, Mercure Universel, 1933, p.18

³ Un Société des amis de Théo Varlet fut créée en octobre 1934 pour lancer une souscription en sa faveur. Figuraient dans le Comité d'honneur : Maurice Maeterlinck, Rosny Aîné, Henri de Régner, Paul Valéry, Pol Neveux, Gaston Rageot, Georges Duhamel, V. E. Michelet, Gustave Kahn, Philéas Lebesgue, Claude Farrère, Maurice Beaubourg, Fernand Mazade, Xavier de Magallon, A. Godoy et Saint-Pol-Roux.

Lu par mach à la cérémonie
des cendres de T.V. jetés le 21
avril 1939.

Voici, notre cher Théo, que
selon v/d désir, nous jetons
sur le flot de votre
irréprochable méditation
ces quelques cendres de v/cap
matérielle qui vont se
restituer à l'atomique
énergie du grand
Cosmos, en perpétuant
votre Pensée impérissable.

Le mas qu'il chérissait fut occupé en 1943 par les Allemands puis saccagé. Errant entre Cassis et le mas délabré, minée par l'éther, son épouse lui survécut tant bien que mal jusqu'en 1974 où on retrouva son corps au fond du puits du Chemineau.

Dans son abondante production (10 volumes de poésies, 20 de traductions, 4 de contes et essais, et 8 romans), plusieurs ouvrages rendent hommage à Cassis.

Ce sont d'abord des poèmes datés de 1909, 1915 et 1919 parus dans les recueils « *Aux livres jardins* » (1922) et « *Paralipoména* » (1926) que traversent non sans quelque emphase d'époque maints hymnes semés de majuscules au « dieu Soleil », à « l'Azur » et à ses « torrides ferveurs ».

1922 Aux Libres Jardins,

« RETOURS II

Chemineaux ivres de soleil, de raisins blonds
Et de figues, chipées au bord des routes blanches.
C'est le retour, à l'heure calme où dans les branches,
Des pins volent les chauves-souris, papillons.

Le couchant, au profil apaisé des montagnes,
S'épanche, rose et vert, à l'horizon marin,
Et la paisible lune emplît le ciel serein
Sur la falaise en cuivre rouge du Canaille.

Dans la vallée, parmi ces jardins salue, Chère,
Notre rose maison, entre nos oliviers,
Où nous attend, pensif, le destin familial...

O délice du soir! O lampe solitaire!
Tandis qu'au piano tu vas multiplier
Soleils et golfes bleus, il me faut faire, -Azur!-

Avec tout ce beau jour de la Littérature! » (p. 79)

ANTINOMIES

« ... Je suis, en vérité, ici et là;
Plus de barrière entre le moi et le non-moi:
Je suis l'insecte sur ce brin de romarin,
Et je suis cette fleur et cette feuille, -un monde !...
Libre de l'existence égoïste: le Monde.

Cassis 1919 » (p. 178)

1926 PARALIPOMENA, éd. Crès, Paris

Dans ce recueil qui rebrasse ses thèmes favoris, Varlet lance non sans quelque emphase maint hymne au « dieu Soleil », à « l'Azur » et à ses « torrides ferveurs »; diversement datés et situés à Cassis, nous isolons ici quelques vers.

SIESTE

Midi : Ciel d'outremer, rocs calcaires en feu,

Oliviers secs et pins grésillant de cigales.

Devant le golfe, mer héroïquement bleue
Qu'exaspère, écran vert, un pin, de son branchage,
Au plein soleil sculptant ma chair en corps heureux
Et nu, et fauve, et de lumière corrodé
Ainsi que la falaise ardente du Canaille,
L'immuable prison des trop belles montagnes
Serre ma sieste au cœur de l'éternel été. /.../

Voici le golfe, mer olympienne et bleue
Où brasille, héroïque, un fleuve de soleil... (*Cassis, 1909*)

DEVANT LE PROMONTOIRE

Pas un souffle. Au plus haut des falaises je songe.

Net, sur la mer plaquée de lapis-lazuli,
Monte, tranchant l'azur en crue polychromie,
Fauve et vert, le plus beau promontoire du monde.

Connais-tu, chemineau, d'aveugles nostalgies
Que la sérénité de ces splendeurs n'apaise ? / .../

Dans ma stalle de roc que l'âpre soleil rouge,
J'aiguise contre toi, Promontoire ! mon songe... (*Cassis*)

SANS TITRE

... Souviens-toi, ma bacchante,
Des paresse voluptueuses sous les pins,
Et leur ombre frôlant ton bras et tes seins nus,

Redis, sur les rocs blancs de nos libres calanques,
Ton rire clair, bel éphèbe ingénu
Ivre de solitude et d'horizon marin ... (*Paris, janvier 1915*)

HIVER

... Sieste. Et le haut soleil régissant, opium heureux,
Sur les rocs calcinés que baise la mer bleue...

S'échevèlent, sirénéennes, les algues
Que mon rêve alanguit caresse avec les vagues.

– Vivre une fois encore, seul paradis, l'Été ! –

Grincements de goélands, grelots d'or des cigales.

Par-dessus l'archipel chaotique des blocs
Fauves, tombés jadis de son front surplombant,
Le promontoire, au zénith nuptial d'églogue,
Tend vers l'horizon bleu son poitrail d'ocre ardente.

Midi. Toute la mer de lumière crépite ;
Et le soleil plénier et la brise marine
Enivrent tour à tour ma chair préhistorique
De fraîcheur caressante et d'ardeur immobile. /.../
–O Dormeuse ! au soleil sur le roc resplendit,
Panique et nue, pâmée d'immobile Midi,
Souriant aux cigales, ta pose abandonnée...

Sera-t-il donc possible,
Hors le travail stupide et le rêve imbécile,
Jusqu'à tes paradis, Été, d'encore vivre ?

ASILE

Suprême asile hors de l'Histoire irrespirable,
Rustique mas ! – de notre vie aux quatre vents,
De notre vie inimitable,
Il ne nous reste plus que tes arpents secrets. /.../

Tout à l'Instant ! Goûtons les heures précieuses...
Ce bois inviolé de nos pins toujours verts,
Nos arpents d'oliviers, de vignes et d'yeuses,
Et ces cailloux tiédés par le soleil élu,
Ce domaine ouvert au serein azur
Qu'aiguise le profil des collines calcaires,
Cet univers empli d'une vie ingénue,
N'est-il, ô seule Aimée, le plus beau de la terre ?... (*Cassis, 1915*)

Ce sont aussi les romans. Essentiellement autobiographique, « *Le Démon dans l'âme* » (éd. Malfère 1923, réédité par Miroirs en 1992) conte la vie de jouissance puis la dégradation du couple dans leur mas pendant la guerre de 14-18.

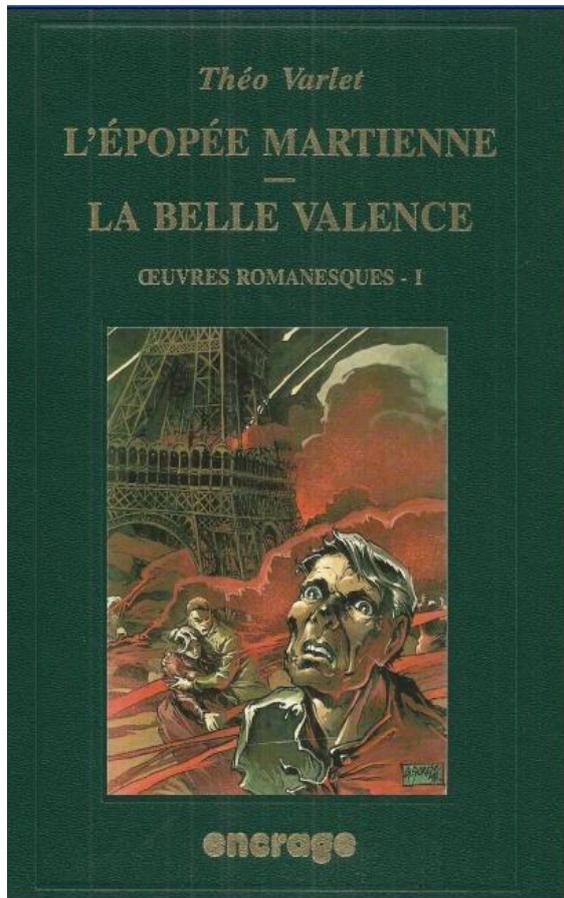
Le roman apocalyptique qui voit la Terre attaquée par les Martiens, « *Les Titans du Ciel* » (éd. Malfère, 1921) comprend un épisode (chapitre VIII) où le couple de héros cherchant un abri se réfugie à Cassis ; hélas, l'installation violente d'un soviet les fait fuir dans les calanques où l'avion d'un ex-millionnaire, propriétaire du château des Lombards, les récupère.

« *M. Mossard, amant de Néère* » (éd. Montaigne, 1926) est une histoire de métempsychose qui débute au mas du narrateur.

Enfin, autre ouvrage de science-fiction où un astronef atterrit au pas de Bellefille, « *La Grande Panne* » (éd. des Portiques, 1930)⁴.

⁴ « *Les Titans du Ciel* » et leur suite, « *L'Agonie de la terre* », ont été réédités sous le titre « *L'Épopée martienne* » (éd. Encrege, 1996) ; « *La Grande Panne* » est téléchargeable gratuitement sur le site <http://blog.epagine.fr/>.

Dans ces quatre romans, Varlet conduit inévitablement un duo d'amoureux vers ces calanques qu'il découvrit en 1905 et qui restaient pour lui un havre préservé de tout artifice et prédestiné à l'extase sensuelle. Mieux que tout autre, son style lyrique et souvent flamboyant a su en exalter la beauté⁵.



« **Le Démon dans l'âme** » (1923, éd. Malfère, rééd. Miroirs 1991)

Après un long séjour en pleine nature à l'île du Levant, le Lillois Etienne Serval (quasi anagramme de Varlet) et sa compagne, la belle et jeune Ida, s'installent au « Mas des Genêts » à Seyssac (dénommé par inversion de « Cassis »). Dans ce roman situé pendant la guerre de 14, le café Liautaud s'appelle « du Progrès », l'avenue V. Hugo « Le Cours », le Gibaù « mont Ribaou » et la Couronne de Charlemagne fort justement « mont Diadème ». Les deux héros, suspectés pour leurs mœurs libres d'être des espions allemands, y vivent à l'écart d'une population que le récit n'épargne pas : à l'exception de leur vieux propriétaire, dans ce « trou à cancan » ce ne sont que « langues de vipères » et « odieux habitants ». Mais le mal ou « le démon » rattrapera ceux qui ont voulu vivre dans et par cette libre et heureuse volupté qu'illustre la première partie du roman : la consommation de drogue rend folle la bien-aimée et l'indifférence égoïste envahit son amant.

Chapitre II

« Un soir d'été, alors qu'il promenait sa fantaisie sur les routes blanches de la côte provençale, une avarie de bicyclette l'avait contraint de coucher à Seyssac. La silhouette du promontoire qu'il aperçut le matin, de sa fenêtre d'hôtel, le mit en goût : il resta. Trois jours entiers, divinement grisé de soleil, d'azur et d'outremer marin, il rêva d'antiques idylles, parmi l'éclatante solitude des rochers littoraux ; il nagea, poursuivant d'idéales sirènes, dans l'aquarium limpide des « calanques » ; et cette nature à la fois nue et belle et tragique – ces terrasses offrant leur blancheur à la lumière implacable, ce décor appelant des fatalités eschylennes –, émurent en lui des sympathies étranges. Il se promit d'y revenir et il sentit que cette promesse ne serait pas vaine, comme tant d'autres : car un lien préexistait entre ce coin de terre et lui, une affinité occulte et irrésistible qui engageait son avenir...

Il rencontra l'Elue. Et tout de suite, il se rappela le décor prédestiné. Pour Ida comme pour lui-même, le Nord brumeux et triste n'était que limbes : isolément ils y avaient traîné leur vie

⁵ Francisco Hermosin a consacré à Varlet un site remarquable : <https://lemasduchemineau.com/2014/07/28/theo-varlet-poete-de-proue/>

chrysalidaire, en attente l'un de l'autre ; sous le soleil méditerranéen, parmi les lumineux décors de Seyssac, leur union éploierait sa métamorphose ailée.

Ils découvrirent, à l'écart du village, isolé de la grande route par ses oliviers et sa pente de vignes, un vieux mas à façade rose, volets verts et toit de tuiles rousses. Devant, une manière de terrasse, abritée par un platane, deux ou trois faux-acacias, et tout un fouillis de pittosporos, de lauriers-tins, de rosiers. Derrière, quelques gradins plantés d'arbres fruitiers: amandiers, cerisiers, figuiers, pêchers; puis la colline offrant au couple, comme une annexe du domaine prolongé sur une demi-lieue, la belle solitude de son maquis et de ses pinèdes. /.../

Le village même, la « ville » de Seyssac, n'était à leurs yeux, parmi le décor naturel, qu'un détail, un accident du pittoresque. Dans les étroites rues en gradins, ouvertes sur l'outremer du port et l'azur du ciel, et dont le côté d'ombre s'illumine aux clartés des façades peintes, en rose ou aurore, les pigeons familiers, les chats qui par dizaines se chauffent au soleil, avaient pour eux une importance du même ordre que les Italiennes dépoitraillées, en peignoirs mauves ou jaunes, occupées à laver sur leur seuil des sardines de vif-argent dans une cuvette en terre vernissée. Les femmes du port, la marmaille à demi-nue, les pêcheurs en bonnet gênois rouge à retroussis noir, raccommodant leurs filets sur le quai, au long des barques tirées à terre et peintes de couleurs vives à l'imitation des girelles frétilant pêle-mêle avec les rascasses, les baudroies, les poulpes entassés sur les dalles, toute cette humanité primitive faisait fonction de figurants, d'accessoires obligés. Avec les simples, toutefois, ils en vinrent à échanger quelques mots, de quoi démontrer que leur réserve ignorait la morgue citadine. Et, de fait, chez le menu peuple, le spectacle de leur bonheur n'éveillait point la jalousie – qui suppose une certaine égalité –, mais plutôt une sympathie déférente et amusée.

Il n'en allait point de même chez la bourgeoisie et les notables. /.../(p. 26–27)

Chapitre III

... Sur la prière de ses amis, Etienne les guida par le plus âpre des collines. Il leur montra ces paysages naguère inconnus, alors déjà familiers à quelques peintres et amateurs de vierge nature, mais où les touristes viendront en foule s'extasier sur commande, lorsque des routes praticables livreront aux autos ce massif calcaire que chauffe le soleil de Provence et qui égale en beauté sauvage les sites les plus renommés du Péloponèse. Ils parcoururent de longs plateaux arides, dont la roche rongée, fissurée, crevassée par le sec et l'humide et le chaud et le froid, se désagrège en un cailloutis qui déroule sous les pieds avec un bruit de ferraille ; ils arpentèrent de blanches solitudes parsemées çà et là de maigres buissons, kermès rabougris, tue-chèvres épineux fleuris d'or jaune, genévriers bourrus, cistes et bruyères roussies, romarins, thym et lavandes ; ils traversèrent des reboisements de pins obstinés à vivre dans les pierres qui crèvent le tapis des aiguilles tombées ; ils descendirent en des vals déchiquetés et farouches, muets, sans un oiseau, torréfiés de soleil, dont les crêtes se découpent sur l'azur avec un relief de paysage sélénite ; ils virent s'étaler au bas de la montagne l'indigo brasillant de la mer, sous un haut promontoire aux falaises safranées, qui se mua, vers l'heure du coucher du soleil, en fabuleux rempart de cuivre rouge...(p. 33–34)

Chapitre VIII

Ils apprirent à éviter les grands chemins. Leurs promenades se réfugiaient au maquis des hauts-plateaux ou se faufilaient dans les vallats secrets ; merveilleusement solitaires. Ou bien ils s'enfonçaient dans les pinèdes de la colline qui se prolongent sur des kilomètres, sans solution de continuité depuis les bois du « domaine » – et ils avaient l'illusion, jusque sur les crêtes du mont Ribaou, d'être chez eux encore, dans un haut-lieu inexpugnable, soustrait à l'atmosphère toxique et d'où l'on n'entendait plus même les lourds camions des transports

militaires passer en trombe à toute heure sur la route et apporter au village le ravitaillement quotidien des haines. (p. 96)

Esquivant la traversée de l'odieux village, par les sentiers de la colline et par des raccourcis infrequents, Etienne et Ida gagnaient, plus loin que la plage de sable et de varechs, au pied de la falaise, les rochers déserts. Là, face à l'horizon bleu, dans un creux solitaire de rousces roches éboulées, plus rien que le spectacle éternel de la mer et du ciel. Emplissant les pins qui revêtent la pente inférieure, au-dessous de l'abrupte muraille crénelant l'azur de son ocre éclatant, l'hymne solaire des cigales évoquait les jours bénis de l'éden insulaire où jadis ils avaient goûté les joies les plus pénétrantes de leur union. Flottant, les yeux fermés, pesanteur abolie, au tiède hamac des eaux bleues – ou bien allongés sur une dalle rugueuse, se livrant au baiser de l'Astre divin – ils évoquaient ces souvenirs merveilleux, lointains et proches à la fois comme d'une autre vie antérieure. Et la nostalgie de l'Île bienheureuse⁶ (ô forfait ! convertie en un « dépôt de prisonniers » !) les harcelait ensuite lorsque, remontés chez eux dans l'incandescence de midi, l'ombre du home aux volets clos prolongeait l'alanguissement de la sieste sur le divan – les « heures coloniales » – jusqu'au lever de la brise de mer et aux résurrections spirituelles, sous la lampe.

Mais il y avait encore – sortilège de l'été provençal !- les nuits chaudes et cristallines, sans un souffle, où les époux cherchaient en vain le sommeil, à peine vêtus, aux hamacs de la terrasse, les nuits d'aphrodisiaque touffeur où ils erraient, enlacés, dans le bois de pins, sous les étoiles palpitantes, jusqu'à l'heure plus fraîche où Vénus se levait, éclatante, au ciel oriental blanchissant la crête du mont Diadème... Et le poète auréolait d'un nouvel épisode cette chair bien-aimée qu'il avait possédée à la face du ciel et de la mer, mêlant ses soupirs de volupté au ressac des vagues et aux cris des goélands sur la falaise, dans l'éblouissement du soleil zénithal.

Vinrent l'époque des raisins, l'atténuation de la canicule, l'heure quotidienne du couchant passée dans les vignes, à s'infuser la griserie faunesque des grappes sucrées ; la saison des figes, les orages de septembre, le mistral, les jours plus courts ; et ce furent les premières flambées de pommes de pin dans l'âtre où se chauffaient les chats frileux ; les volets clos et la lampe allumée dès cinq heures, avec l'élargissement des nobles soirs : Ida au piano, Etienne à sa table de travail... » (p.100–101)

La « Bella Venere », in « Le Dernier Satyre », Amiens, Librairie Edgar Malfère 1923

« Vous l'aimez, dites-vous, Cassis, ce parfait résumé des petits ports méditerranéens ? Ah, Monsieur, si vous l'aviez connu avant l'invasion industrielle !... Ce matin-là, ma pauvre Miette voyait pour la première fois le ciel de pur cobalt et sa lumière d'apothéose sur la mer indigo. Les collines calcaires et leurs bois de pins, le cap Canaille et sa formidable falaise ocre rouge ; cet éclatant décor enchantait les yeux de la septentrionale. Le long du quai aux maisons peintes, chébecs, tartanes, lesteurs, entrecroisaient leurs agrès vernis de lumière. Sur une goélette, des matelots bariolés (et même un nègre en jersey rouge), à l'ombre d'une voile, mangeaient la bouillabaisse, en buvant à la régala le jet d'un pouro clissé. La scène nous captiva... » (p. 26-27)

⁶ Il s'agit de l'Île du Levant où les deux héros ont pratiqué le naturisme.

